

Entretien

«C'EST NOUS QUI COMMANDONS»

L'ivresse et la force, expression par laquelle Lise Chemla traduit la formule *Wath we say goes*, le titre original du dernier recueil d'entretiens de Noam Chomsky et de David Barsamian, c'est l'ivresse de la force qu'exprime la politique étrangère mise en œuvre par les classes dirigeantes des États-Unis.

GEOERGE BUSH PÈRE, en février 1991, à la fin de la première guerre du golfe, en a donné la formule à la fois concise et brutale : «*What we say goes*» : «*C'est nous qui commandons*». Mais, ainsi que le montre Noam Chomsky en procédant dans son ouvrage à un examen critique serré de l'actualité récente, de l'Amérique latine au Moyen-Orient, le «*nouvel ordre mondial*» que les États-Unis entendaient instaurer après la chute de l'URSS, «*extension au monde entier de la doctrine de Monroe*», se fissure aujourd'hui. Evocation de quelques passages développés par Noam Chomsky dans les pages de son livre à propos de l'Amérique latine, traditionnelle «*arrière-cour*» des États-Unis.

«*C'est la première fois depuis la conquête espagnole que l'Amérique latine prend des mesures orientées vers l'indépendance et l'intégration*» déclare Noam Chomsky commentant l'entrée du Venezuela dans le marché commun du Mercosur et son rapprochement avec la Chine. «*Enfin pas tout à fait*» précise-t-il, *il y a déjà eu des tentatives mais elles ont été écrasées. Le Brésil par exemple, a eu au début des années 1960 un gouvernement démocratique d'un populisme modéré. L'administration Kennedy a organisé un putsch militaire pour le remplacer par un Etat néonazi de sécurité nationale, le premier de la vague qui allait ensuite submerger tout le continent, du Chili à l'Argentine en passant par l'Amérique centrale, et y perpétrer un immense massacre. Donc les peuples d'Amérique latine ont déjà essayé, comme ils avaient essayé plusieurs fois de secouer le joug espagnol. Il y a eu de nombreuses tentatives, mais c'est la première fois qu'il y a une vraie chance de succès, car ils se sont soustraits, jusqu'à un certain point, au contrôle occidental – d'abord européen, puis américain. Du Venezuela à l'Argentine, on a assisté à une vague*

d'élections démocratiques à forte participation populaire et orientée plutôt à gauche.»

Ça bouge dans l'arrière-cour

D'un autre côté, les principaux leviers de la politique de domination des États-Unis en Amérique latine se sont affaiblis explique-t-il : «*Historiquement, l'un d'eux a été la violence, la politique de la force, et l'autre, les pressions économiques, exercées dans la dernière période par l'intermédiaire du FMI, du département du trésor et de la Banque Mondiale. Les deux perdent en efficacité. La dernière tentative des États-Unis pour soutenir la violence, le moyen traditionnel, s'est produite au Venezuela pendant le coup d'Etat de 2002. Washington a dû reculer, et prétend aujourd'hui, qu'il n'avait rien à voir avec la tentative de putsch. Il a reculé à cause de la réaction populaire au Venezuela, mais aussi de l'ampleur de l'indignation de toute l'Amérique latine.*» Même si «*la menace de la violence*» ou de «*l'étranglement économique*» des États-Unis sont loin d'avoir disparus tempère Noam Chomsky – «*les États-Unis ont plus de forces militaires en Amérique latine aujourd'hui qu'aux pires moments de la guerre froide*» -, un constat s'impose : «*Washington n'a plus les moyens d'autrefois. Il ne peut plus être le simple instigateur d'une dictature militaire, puis la soutenir.*»

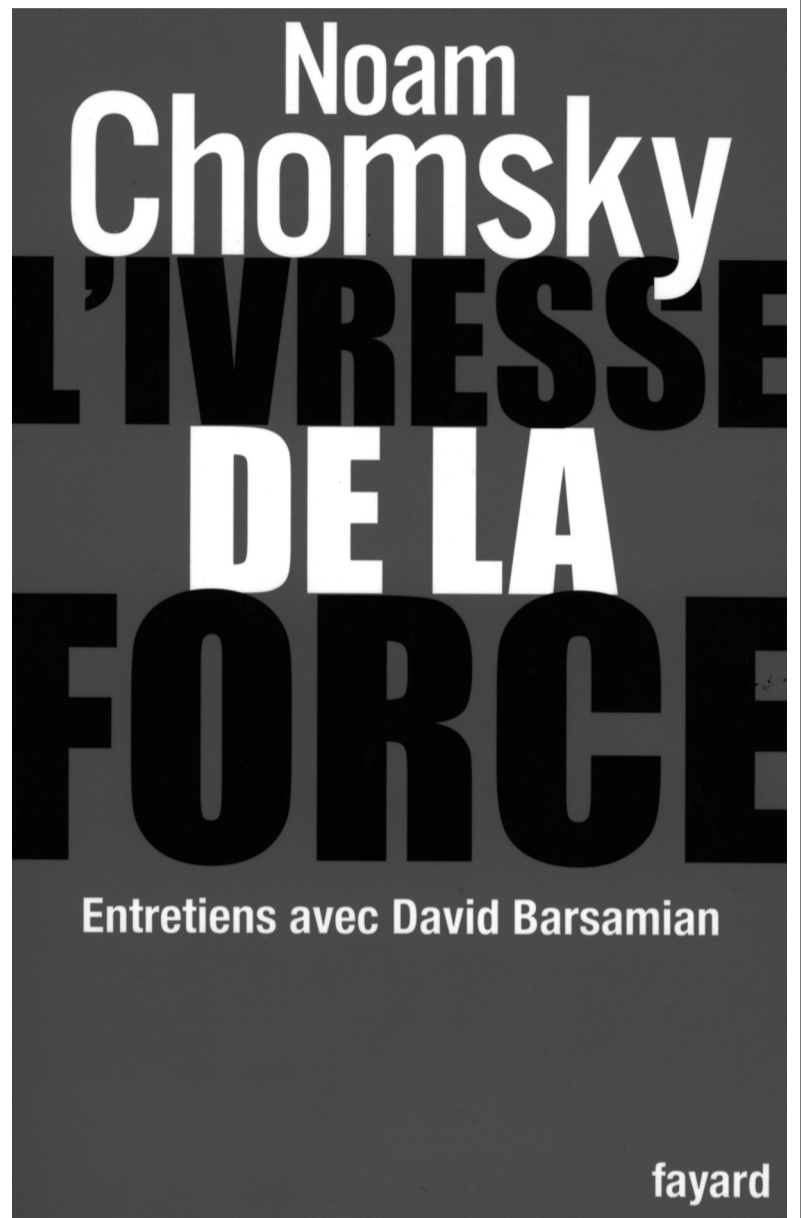
Un pays qui vit encore dans la peur...

Les séquelles de cette période sont cependant encore nombreuses aujourd'hui. Dans un chapitre de son ouvrage intitulé *Les États-Unis contre les Évangiles*, Noam Chomsky évoque à cet égard, au Chili, une expérience personnelle : «*Les Chiliens ont vécu dix-sept ans de dictature, et l'on sent vraiment que la peur est toujours là. La villa Grimaldi était l'un des pires centres de torture de Pinochet. Pendant mon récent séjour, un homme qui y avait été tor-*

turé - aujourd'hui avocat international reconnu, professeur et militant des droits de l'homme - m'a fait visiter les lieux. Il a pris à part quelques-uns d'entre nous et nous a tout expliqué point par point : voilà ce qu'ils faisaient ici, voilà comment ils torturaient là. Il nous a dit qu'il lui avait fallu des années avant de pouvoir parler de son expérience. Les tortures étaient monstrueuses (...) toutes supervisées par des médecins. Leur rôle était de garantir que la victime ne meurt pas : il fallait la garder en vie pour pouvoir continuer à la torturer. Ils disaient donc aux tortionnaires à quel moment arrêter, administraient quelque chose au prisonnier pour le ranimer, et la scène pouvait reprendre. «Mais où sont-ils ces médecins ?», ai-je demandé à l'avocat. «Ils exercent, ils ont leur cabinet à Santiago», m'a-t-il répondu. Et personne ne peut même imaginer de faire quelque chose contre eux. C'est comme si Joseph Mengele se promenait en toute liberté dans votre quartier. Et ce n'est qu'un aspect de ce qu'on voit là-bas, la peur.»

Ceux qui tiennent la matraque exigent l'amnésie historique

«*Ceux qui tiennent la matraque exigent l'amnésie historique*», souligne Noam Chomsky. L'évocation précédente rend plus sensible la signification du danger pesant actuellement, entre autres, sur la Bolivie - malgré le fait que la «*menace*» des États-Unis se soit «*amoindrie*» en Amérique latine. «*Non seulement l'Amérique latine échappe [aux États-Unis], mais c'est la première fois que les populations indigènes entrent sur la scène politique, en nombre conséquent*», déclare Noam Chomsky à propos de l'élection d'Evo Morales en 2005 : «*Les indigènes sont également très nombreux au Pérou et en Equateur, tous deux aussi gros producteurs d'énergie. Des groupements d'Amérique latine exigent même la création d'une nation indienne. Ils veulent avoir le contrôle de leurs ressources – que certains d'entre eux,*



Dans *L'ivresse de la force*, dernier recueil d'entretiens avec David Barsamian, Noam Chomsky analyse l'actuelle remise en cause, de l'Amérique latine au Moyen-orient, de l'hégémonie étatsunienne en alliant les explications historiques et théoriques à des informations précises sur les événements mondiaux les plus récents, informations parfois recueillies directement sur le terrain. *L'ivresse de la force*, Librairie Arthème Fayard, 2008, 19 euros.

d'ailleurs, ne souhaitent pas développer : ils préfèrent rester maître de leur vie, ils ne veulent pas que leur culture et leur société soient détruites pour qu'à New York on puisse faire du sur-

place dans les embouteillages. Tout cela est une grande menace pour les États-Unis.»

JS

CHOMSKY & COMPAGNIE

Film réalisé par Olivier Azam et Daniel Mermet. Avec Noam Chomsky, Normand Baillargeon, Jean Bricmont

A l'heure où impuissance et résignation l'emportent, le travail de Noam Chomsky est un antidote radical pour tous ceux qui veulent en finir avec la fabrique de l'impuissance et ses chiens de garde intelto-médiatiques. Inlassable, inclassable, implacable, «*l'intellectuel le plus populaire et le plus cité au monde*» poursuit la mise à nu des mécanismes de domination avec une étonnante vitalité. Mais pas d'hagiographie, pas de prêt à penser. Souvent l'intellectuel est celui qui veut nous faire penser comme lui. Au contraire, Chomsky nous incite à développer par nous mêmes une pensée critique contre les différentes formes de pouvoir et les idéologies qui les justifient. Il montre que les changements sociaux sont à notre portée.

**CINÉ-DEBAT EN PRÉSENCE
DU RÉALISATEUR DANIEL MERMET
VENDREDI 13 FEVRIER 2009**

A 18H30

Tarif réduit pour tous : 5 €

Organisé par Cinémoïda et Attac Artois

RASSEMBLEMENT DEVANT LE BEFFROI D'ARRAS
POUR LA LIBÉRATION DES «5 PATRIOTES CUBAINS»

En soutien aux «*5 patriotes cubains*», à l'appel de *Cuba Si France*, de l'Union Locale CGT, de *Cuba Solidarité*, de *France Cuba Pas-de-Calais*, de *les5.org*, du comité «*Libérez-les !*» et de la section du PCF de l'Arrageois, un rassemblement est programmé, vendredi 6 février, de 18h00 à 19h00, au pied du beffroi d'Arras.



ILS s'appellent Fernando et René Gonzalez, Antonio Guerrero, Gerardo Hernandez et Ramon Labañino et sont incarcérés depuis 10 ans aux États-Unis pour avoir, en tant qu'agents Cubains en Floride, infiltrés des groupes d'extrême droite afin de collecter des renseignements sur leurs projets d'actions terroristes contre Cuba.

Cinq patriotes cubains

Après avoir dénoncé les agissements de ces groupes d'extrême droite auprès des autorités nord-américaines sur la base d'un dossier accablant transmis par le gouvernement cubain en juin 1998, ils ont été arrêtés le 12 septembre 1998 et mis au confinement carcé-

ral pendant 17 mois sans pouvoir accéder ni à leur famille ni à leurs avocats, commis d'office.

Prisonniers politiques
aux États-Unis

En décembre 2001, à Miami, au terme d'un procès entaché de nombreuses irrégularités – jury intimidé, témoins harcelés, défense interdite d'accès à certains éléments du dossier... - ils ont été condamnés à de très lourdes peines de prison pour «*conspiration*», «*espionnage*» et «*atteinte à la sécurité nationale des États-Unis*» – peines de prison allant de 15 ans ferme à 3 détentions à perpétuité -, peines qu'ils purgent actuellement en prison sans pouvoir jouir de l'entièreté de leurs droits – visites et communications restreintes ou interdites.